
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

SOMMAIRE :

1. Notes inédites de **Laforgue** sur Baudelaire.
2. **M. Francis-Vielé-Griffin** : *Patrie*.
3. Un Manifeste, traduit de Marx et Engels.
4. **M. Bernard Lazare** : *Interview*.
5. **M. Georges Lecomte** : *La Renommée aux cent bouches*.
6. **M. Paul Adam** : *Commerce de Luxe*.
7. Notes et Notules. (Mort de Seurat et de de Banville, Livres, Théâtre, etc.)

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

Avril 1891

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant chaque mois.

Abonnement : UN AN. 5 francs.

(Tirage restreint sur Hollande 20 francs)

Pour abonnements, dépôts, etc..., s'adresser directement à M. Bernard Lazare, 12, Passage Nollet.

Pour la vente au Numéro s'adresser à la Librairie Charles (dépositaire général), 8, rue Monsieur le Prince.

En vente au numéro chez :

LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT	:	11, Chaussée d'Antin.
MARPON et FLAMMARION	:	Boulevard des Italiens.
id. id.	:	Rue Auber.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
LÉON VANIER	:	19, Quai Saint-Michel.
SÉVIN	:	Boulevard des Italiens.
TRESSE et STOCK	:	Galerie du Théâtre-Français.
BRASSEUR	:	Galleries de l'Odéon.
SAVINE	:	12, Rue des Pyramides.
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX	:	29, Rue de Trévise.

ET

à BORDEAUX :	à la Librairie Illustrée de la Gironde.
à NIMES :	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES :	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE :	chez Vaillant-Carmanne, 8, rue St-Adalbert.

NOTES

BAUDELAIRE — ETC —

CORBIERE — ETC —

[Ce titre figure, à l'encre carminée, sur l'enveloppe, de papier bleu. Trente-deux feuillets non paginés. Les notes sur Baudelaire en comportent dix-neuf, — que nous disposons dans un ordre à peu près arbitraire. Feuille 1 : encre noire sur papier bleu glacé vergé (127 mm. \times 203 mm.). Feuilles 2 et 3 : mine de plomb sur papier jaune pâle (108 \times 170). Feuilles 4, 5 et 6 : encre noire sur papier blanc (155 \times 200). De 7 à 12 : sur même papier, mine de plomb. De 13 à 19 : mine de plomb sur papier jaune pâle (141 \times 225). Sur le feuillet 8 : une tête de jeune homme, mine de plomb. Sur le feuillet 12 : un personnage lisant.]

[BAUDELAIRE]

[1]

hypocondrie sensuelle tournant au martyre

les consolations de l'alcool — (songer aux russes, à Marmeladoff) joie de s'abîmer, de se gâter, de se salir, et la volupté de l'oubli des soucis. Excitant et repos à l'ouvrage (XXVII) — une exploitation littéraire comme le jeûne (Swift) chez d'autres.

« Beau, élégant, correct (Poe, l'homme) comme le génie »
B. XVI.

le *cant* de la poésie, de la manière de Baudelaire (l'expliquer) le charme du suranné

un errant distingué de la race de Poe et de Gérard de Nerval

« le martyrologe de la littérature » Poe sa vie, ses œuvres. p. XX

l'idéal (l'aube entre en compagnie (orgie) de l'idéal rongeur) a worm that would not die.

— affolés par les révélations décourageantes et diaboliques de la médecine moderne ; ne voyant que névrose et finissant par y sombrer, mené à la vision de la folie quand ils aiment, ou se saccagent le cerveau sous la lampe.

faire planer au-dessus de toutes ces pauvretés le Christ russe.

pour bien le comprendre songez un instant au pôle opposé, à l'enfant malade et christ — point créole — mais ayant vraiment sondé la pensée philosophique humaine — obéissant à ses crises, pas de pose, pas maître de lui-même — Heine

Baudelaire

après Alfred de Vigny chaste et fataliste, Hugo apothéotique, bucolique et galantin, Gauthier païen, Musset mondain et collégien déclamatoire, Balzac inquisiteur mais George Sand

Gavarni vignettiste

Lamartine raphaélesque

Il a montré la femme sphinx malgré elle, déshabillable, sujet à cuisantes expériences du chercheur d'idéal chat de sérail, meurtrissable « ignorante et toujours ravie »

*Usant insolemment d'un pouvoir emprunté
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.*

« reine des péchés »

vil animal ou du moins avilissable —

— qui a de la salive » (159)

— V. Ce qu'avait déjà donné Joseph Delorme et les deux Deschamps, et Amédée Pommier.

Le premier il se raconta sur un mode modéré de confessionnal et ne prit pas l'air inspiré —

les maisons dont la brume allonge la hauteur (261)

le brouillard sale et jaune (261)

le faubour secoué par les lourds tombereaux

le premier parla de Paris en damné quotidien de la capitale

les becs de gaz que tourmente le vent la Prostitution qui s'allume dans les rues, les restaurants et leurs soupiraux les hôpitaux, le jeu, le bois qu'on scie en bûches qui retentissent sur le pavé des cours, et le coin du feu, et les chats, des lits, des bas, des ivrognes et des parfums de fabrication moderne,

mais cela de façon noble, lointaine, supérieure

— ses disciples ont étalé Paris comme des provinciaux ahuris d'un tour de boulevard et lassés de la tyrannie de leur brasserie

américanisme

Dans la danse macabre g^{de} allure funèbre
et alors ce vers

Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange
et 217

*Cependant tout en haut de l'univers juché
Un ange sonne la victoire*

qui ne détonne pas — allégorie de carton.

Je hais la passion et l'esprit me fait mal

c.-à-d. l'éloquence, l'air inspiré,

— Le premier qui ne soit pas triomphant mais s'accuse,
montre ses plaies, sa paresse, son inutilité ennuyée au
milieu de ce siècle travailleur et dévoué.

— Le premier qui ait apporté dans notre littérature
l'ennui dans la volupté et son décor bizarre l'alcôve triste
— Et s'y complaise.

— le Fard et son extension aux ciels, aux couchants

— le Spleen et la maladie (non la Ptysie poétique mais la
névrose) sans en avoir écrit une seule fois le mot —

— Et la damnation ici-bas.

— la ^{tristesse}
misère du corps humain

Et toutes les hideurs de la fécondité

poète —

Enfant

Connais-tu comme moi la douleur savoureuse

Et de toi fais-tu dire : « Oh ! l'homme singulier ! »

Comme ils sont oisifs et enfants ils ont le temps d'avoir
peur de la mort, et s'effarent à tous ses rappels, vents des
nuits d'automne, crépuscule, sifflets des express
ils aiment à être plaints, consolés et sont tristes de tout
et de rien.

la vie leur passe comme Un enfant curieux et grave qui
feuillette de belles images enluminées et s'y fait des amis,

des traîtres, et de belles dames sans espoir, et les console
s'enthousiasme pour des hochets puis les brise —
pleure pour qu'on lui donne la lune dans un seau — et
boude dès qu'on la lui offre.

Au haut de ce feuillet 3, les mots

Une Salomé. moderne —

écrits à l'encre noire et rayés à la mine de plomb.

[4]

bourgeois pharisaïques et bureaucrates sots, avares, bavards, *sentimentaux*

médiocrité de l'or

la spiritualité anglaise presque norwégienne. Baudelaire est déjà un esthète oriental —

l'idée du *sacerdotal* drapant son fantasque, son inconstance — la *Grâce* —

Et puis « un peu de charlatanerie est toujours permis au génie et même ne lui messied pas » (B — préface au *Corbeau*.)

l'artificiel, l'ironie, le paradoxe, l'excentrique, la volupté d'étonner, de déconcerter, — qu'on devine déjà — la douceur trop insistante de ses regards.

Par aristocratie et dégoût de la foule qui n'acclame que les poètes éloquents et soi-disant inspirés, il affirme le travail, la patience, le calcul, la charlatanerie — l'originalité coquettement, savamment voulue travaillée — self-same

mystique et lucide.

saveur esthétique

la Dalilah — *l'Eternel féminin*

le dégoût de la Démocratie et des Franklinades. (E. Poe dans *Monos et Una*)

race des d'Aurevilly etc.

Un de Maistre créole et bohême et infiniment artiste — l'homme est né pervers damné, la Civilisation c'est le mal, mais la fleur en est enivrante, la femme est Dalilah etc.. spleen et attente de la mort.

On sait que les pièces antichrétiennes ou athées sont un jeu à l'adresse des « gobe-mouches » qui se disent matérialistes, les Voltairiens du siècle.

les angoisses métaphy. ne sont pas pour le toucher
l'épiderme de son âme est d'un autre tissu.

en se canonisant — il lui suffit de pécher, de se dire martyr, de flirter avec Satan, de maudire la chair et d'élever l'encensoir de son rêve vers le grand harmoniste préexistant d'un Séraphitus ou d'un Eureka — sorte de panthéisme-papiste

l'Idéal personnifié et personnel

aigri par le manque de gloire et d'argent pour vivre selon ses rêves.

la Mort, ce n'est que ça? — Caïn et Abel — que cherchent-ils au ciel ces aveugles — sont les pièces de Baudelaire qui sonnent le plus creux.

Ni grand cœur, ni grand esprit — mais quels nerfs plaintifs, quelles narines ouvertes à tout, quelle voix magique.

[5]

Il a le premier trouvé après toutes les hardiesses du romantisme ces comparaisons crues, qui soudain dans l'harmonie d'une période mettent en passant le pied dans le plat. — (non le charme d'une quinte) — comparaisons palpables, trop premier plan, en un mot américaines semble-t-il — palissandre, toc déconcertant et ravigottant

La nuit s'épaississait ainsi... qu'une cloison !

(chercher d'autres ex. ils foisonnent)

Un romantique oublié avait dit ses yeux sont deux corbeaux — Baudelaire a des litanies où il détaille les formes de sa reine des adorées.

ta peau miroite, ta démarche — un serpent au bout d'un bâton, ta chevelure un océan, ta tête se balance avec la mollesse d'un jeune éléphant, ton corps se penche comme un fin vaisseau qui plonge ses vergues dans l'eau, ta salive remonte à tes dents comme un flot grossi par la fonte des glaciers grondants — C'est l'américanisme appliqué aux comparaisons du *Cantique des Cantiques*

son cou une tour d'ivoire, ses dents des brebis suspendues au flanc de l'Hébron.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées

Il peut être cynique, fou etc... Jamais il n'a un pli canaille, un faux pli aux expressions dont il se vêt. — il est toujours courtois avec le laid. Il se tient bien —

cabalistique, Albert le Grand, Faust, la pose du savoir, des bouquins, du bénédictin, des in-folios occultes, comme un moine et comme les femmes métaphysiqueuses de Poe.

concetti à la femme : charmant poignard ! — O lune de ma vie ! Etoile de mes yeux.

Sa muse s'appelle Ligeia ou
Elle habite les vastes corridors de la maison Usher
aimé ne daigne, compris si possible, respecté il l'exige et considéré comme une exception.

allure large et harmonieuse, semée ça et là de petites crispations minutieux accès colériques, bizarres et sans raison, — comme de menus oasis — comme des déviations de tendresses subtiles et raisonneuses et inexplicables d'ivrogne.

I. Quel est le répertoire des subtilités de Baudelaire —

besoin d'immortalité aux amours décomposées — Nous avons dit souvent d'impérissables choses —

Cet épigraphe : Any where out of the world.

« le kiosque » de B. (Ste Beuve) le « frisson nouveau »

la nouvelle sauce aux sentiments

Le bizarre toujours lumineux mais sans charge, juste dans le domaine du charme, le self-vertige, le vertige juste jusqu'au malaise, tournant alors en rancœur, dégoût alcool. — il a trouvé le miaulement, le miaulement nocturne, singulier, langoureux, désespéré, exaspéré, infiniment solitaire — dans ses élévations, ces syllabes envo-

lées, extatiques, ce que les compositeurs appellent sous-harmoniques — la strophe sonne plaintif — il a trouvé le plaintif attirant et doucement surnaturel, vertige plaintif et impondérable (harmonie du soir) — le lyrisme plaintif — ses successeurs travaillent dans l'endolori — l'orage de sa jeunesse et les soleils marins de ses souvenirs ont dans les brumes des quais de la Seine détendu les cordes de sa viole byzantine incurablement plaintive et affligée. — hétéroclite jamais jusqu'au trivial. il a dramatisé et enrichi l'alcôve.

jamais il ne se bat les flancs, jamais il n'insiste, ne charge.

il dit « son beau corps nu » — une fois — dans une pièce où ce coin de photo. est noyé étouffé dans le reste (142) — mais c'est bien rare à lui !

[7]

la femme

« animal obéissant et câlin » XII

« courtisane imparfaite » 134

aimable bête comme le chat

amazone inhumaine 136

« Le soleil de sa nature », soleil blanc, minéral.

sa belle ténébreuse

*tes yeux illuminés ainsi que des boutiques
ou des ifs flamboyants dans les fêtes publiques*

Yeux, soupiraux de ton âme —

*Usent insolemment d'un éclat emprunté
Sans connaître jamais la loi de leur beauté*

Toute sa philo. féminine est là — Sois charmante et tais-toi, tu ne peux pas savoir, tu es la damnation du juste —

« salutaire instrument » « ô reine des péchés » la Nature
se sert de toi pour pétrir un génie.

Forte comme un troupeau de démons

folle et *parée* toi qui as été envoyée par la Providence de
mon esprit humilié faire ton lit et ton domaine
V. les Baud. inédits (Revue internat.)

*Au verso de ce feuillet 7 on lit, — indications pour des vers
qu'allait écrire Laforgue :*

monticules fleur's
marmailles dans des banlieues rébarbatives à toutes semailles
les gares sont des hôpitaux d'où fusent des cris solennellement
perdus.

un site éreinté

Une cahute, un acacia, une rigole, un gîte, des vaiselles à fleurs

Voici la fin du jour où l'aimer s'infinise

le soleil tombe

*le ciel qu'un nuage là bas
couture d'une pauvre reprise*

un ciel d'hiver, un ciel de famine

Ah! ^{combien}
que ce ciel opère !

Et suçant le vieux sein d'une maîtresse éteinte
une lune débile — breloque de pauvre

*Pissenlits et gravats
Pots de fleurs en pièces
Ah! le cœur en bouillie
Je suis tout gémissant*

Un étang, au bord une cahute fait *dodo mirée là si dolente*

*sans s'éloigner d'une
masure dans les
pissenlits et les cailloux
un âne à licol pâture
d'un air rosse et doux*

octobres en détresse
gestes endoloris

*stagne, stagné, pauvre vie
rien ne te fait envie*

*Ce sentiment doux, simple, a passé
Simple et doux comme une poule*

*Mon cœur en a assez
Il s'étire le soir,
Crache dans l'encensoir*

*Et se dit par des choses
qu'il ne nomme pas.*

qu'il fait chaud
les maisons peintes au lait à chaux.
mioches
brioches

*les chaudrons, les orties
les femmes décaties*

octobres incurables
Un ciel de septembre
Un air plaisant

*L'épiderme de mon rêve
à la chair de poule
En frôlant les bourgeois
bruyants, hostiles comme des brisants
Comme il est petit dans la Natur
Le chemin-de fer-ceinture
Les vents se sont surmenés
cette nuit*

[8]

Son portrait :

*ce long regard sournois langoureux et moqueur
ce souris fin et voluptueux
où la fatuité promène son extase.*

*Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants
où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique*

Un maniaque de terminologie (Diable, Ange, Enfer, etc.
les fleurs du mal ne sont ni noires, ni verdâtres, ni
plombées mais lilas

le coco, le musc, le goudron, l'encens, le vin du sou-
venir, urnes de tristesse, encensoir, vase de tristesse,
havane, opium, élixir des bouches, caravane de désirs,
citerne des yeux, oasis des chevelures,
les vertus, les charmes, deviennent des bijoux, des bre-
loques, ou des pièces de vêtement.

[9]

bijoux.

*De tes bijoux (à la Beauté) l'Horreur n'est pas le moins charmant
Et le meurtre, parmi tes plus chères breloques*

ses yeux polis sont faits de minéraux charmants

« miroiter la peau » (125)

polaire

l'agate

dents, ongles —

le trésor des caresses

les concetti de vieux galantin, d'un régence macabre, les
coquetteries ratées, les mouches assassines,

créole — une jeunesse en proie à l'amour vagissant

Le premier poète qui ait fait église — chapelle
un seul volume — une note — dogme et liturgie
décor — et comme conséquence dévotion des fidèles et
hors d'ici point de salut

Sur le même feuillet, on lit ;

Lettres pour Lindenlaub.

Kreuzzeitung.

E. à M. du Crouzat.

le Kikiriki de Vienne (25 ans) humoristisches Volksblatt — le
bonhomme Kikiriki à tête de coq se mêlant à tout comme un petit
Diogène tel le bonhomme punch

[10]

Et parfois en été quand les soleils malsains

Que les soleils marins teignaient de mille feux

*Deviner si son cœur couve une sombre flamme
aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux.*

*tu répands des parfums comme un soir orageux (Delacroix)
un soleil sans chaleur*

Ciel chagrin

en un soir chaud d'automne

caveau pluvieux

îles paresseuses — grottes basaltiques — rameurs —

infinis bercements du loisir embaumé

la stérilité comparée comme un bijoux à un astre inutile

la froide cruauté de ce soleil de glace

[11]

par anti-démocratie, haine du bourgeois imbécile, américain, voltairien et bruyant et industriel vénal, il est spiritualiste, onctueux, prélat parfumé, rusé, jésuite impie, satanique, succube, douillet, créole, automnal

lubricités correctes

sournois chat pontife, Borgia

correct, concis, de là énigmatique, plis droits, et le sens de l'acier, du stérile, de l'idole

des verroteries miroirs

stérile — *Et toutes les hideurs de la fécondité*

(de l'anglais) puritain, humoriste froid, du métal, du froid

myrrhe
péché — martyrisé
opium nard, encens exotique de sa jeunesse
un *Ange*. les desseins éternels. l'Esprit.

l'invocation. Soyez béni mon Dieu.
(lire entre les lignes les volumes de prose de Baudelaire)

le clandestin des vices de l'amour
pour lui l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens sont de
ces parfums *corrompus, riches et triomphants*
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens

béatification du Poète sanctifié par ses douleurs, son cal-
vaire de la femme et de l'amour, les huées des bourgeois
piteux et des tribunaux.

Mais ces inventions de nos muses tardives...

« ciels chagrins »

Pur esprit; essence (extrait); immortalité,

(Phares) le souris du Vinci. Sirène
On peut donner aux fleurs du mal comme épigraphe ses
4 vers sur Rembrandt,

*triste hôpital tout rempli de murmures
Et d'un grand crucifix décoré seulement
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement*

En effet jamais ses soleils ne sont francs, ils sont mouillés,
plaintifs, blancs, etc. ! Et l'automne est sa saison.
(le soleil. la nuit, la lutte de la lumière et de l'ombre :
Rembrandt, Delacroix, la cathédrale gothique l'hôpital.
l'influence de Poe) et celle de *Gavarni* et ses chloroses,
son troupeau gazouillant femmes « adorablement minces
(114) le jupon.

taciturne, avarié, oxydé,

Glorifiait la mort avec simplicité

le vide de l'existence — le Temps mange la vie — l'éche-
veau du Temps. —

un peu d'alchimiste, le cloître, le sens des bijoux, (bizantinisme

père de l'Eglise, l'amour des in-folios reliés en fer,

Consumeraient leurs^{en} d'austères études,

des fioles équivoques, des bijoux obscurs, enfumés,

là tout n'est qu'ordre et beauté

tambours voilés.

de temps en temps, de faux airs ronflants à la florentine
(contagion de Gautier)

[12]

Son style — l'alexandrin à rimes plates, qui est bien la période du prédicateur. — le préjugé du sonnet à cause du contemporanisme de Gautier — la source de ses images est le sens du *symbolique* — l'allure solennelle, le vers qui *enchasuble* en ses plis lamés de mots cassants en *té* la pensée subtile comme un parfum, ou bien joue le flacon de cristal taillé à facettes — miroirs

ou bien le vers houleux ondule, roulis, se pavane, qui roule (ce mouvement qu'il aimait chez la femme balançant sa jupe voir... le vers se développe avec indifférence — le serpent au bout d'un bâton — le jeune éléphant qui va cassant des bambous, — on appareille à toutes voiles.

le goût des épiphonèmes, des amen, des sermons
la geometrica ratione

vers chuchotés

étiolé

il aime le mot charmant appliqué aux choses équivoques
le mot plaintif

les pantoums.

Contribution au culte de Baudelaire

Baudelaire

le premier il a rompu avec le public — Les poètes s'adressaient au public — répertoire humain — lui le premier s'est dit :

la poésie sera chose d'initiés.

Je suis damné pour le public — Bon — Le Public n'entre pas ici.

Et d'abord pour éloigner le bourgeois, se cuirasser d'un peu de fumisme extérieur.

titres : Reversibilité, etc..

gammes d'images pour érudits des sens. ex —

« correspondances » de cauchemars.

s'envelopper d'allégories d'extra-lucide.

Et d'abord se poser comme méprisé et conspué de lui (par la voix des journaux qu'il enrichit) et de sa femme comme un lépreux

les Gaspard Hauser

tel les élus de souffrance du moyen âge qui *voyaient* et que la foule brûlait comme sorciers.

aimer une Vénus noire — ou la Parisienne très-fardée abuser de parfums introuvables pour le lecteur —

Parler de l'opium comme si on en faisait son ordinaire se décrire un intérieur peuplé de succubes.

faire des poésies détachées — courtes — *sans sujet appréciable* (comme les autres, lesquels faisaient un sonnet pour raconter quelque chose poétiquement, plaider un point, etc) mais vagues et sans raison comme un battement d'éventail éphémères et équivoques comme un maquillage qui font dire au bourgeois qui vient de lire « Et après ? »

Voilà la plaie — On souffre on a la folie de la croix, on s'acharne après sa chair — et d'autre part là haut la beauté quand même qui nous prend en pitié nous créature éphémère et tourmentée, avec ses grandes lignes, la Beauté

c. à d. ce qui Ne Change pas, c-à d. l'Eternité. le Silence.

la Beauté C'est le Silence éternel — Tout notre tapage de passions, de discussions, d'orages, d'art, c'est pour par le bruit nous faire croire que *Silence n'existe pas*. Mais quand nous retombons las, nous l'écoutons restagner de partout et nous sommes plus tristes — O impuissance et Remords.

pas assez forts pour un tapage
une passion éternel ou pour nous
faire au Silence éternel.

Nous sommes *chrétiens* et nous avons là-bas des souvenirs helléniques Vénus et la mer aux matins, souvenirs idéalisants.

Je voudrais...

Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques

(p. 98)

Cercle vicieux :

jusqu'à ce qu'épuisés le Silence (la mort)
temps, l'infini (Eternité, Espace)
nous passe par dessus — comme l'océan se referme sur
un bouillonnement de navire sombré, — ou les siècles
sur une épopée comme celle de Napoléon, — ou l'espace
sur une planète morte

[14]

théorie du damné — du *Saturnien* (v. Verlaine)

« ce livre saturnien
orgiaque et mélancolique »

*Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte
Et font sur lui l'essai de leur férocité*

4 abîmes de psychologie en 4 vers.

*Lis moi pour apprendre à m'aimer
Ame curieuse qui souffres
Et va cherchant ton paradis
Plains-moi!... Sinon, je te maudis!*

*Mon Dieu soyez béni qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés —*

Se martyriser pour expier ses débauches, — se débaucher
comme martyr et aliment à remords, et pour se main-
tenir en état de crucifixion — cercle vicieux, enfer.

(être singulier quand même et damné)

*Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie (240)*

*Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse*

Et discutant avec mon âme déjà lasse (261)

*N'ouvrant à chacun qu'avec crainte
Déchiffrant le malheur partout,
Te convulsant quand l'heure tinte
Tu n'auras pas senti l'étreinte
De l'irrésistible dégoût — 291*

le premier

des comparaisons énormes

Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde

Je suis un cimetière abhorré de la lune

— un vieux boudoir

ses yeux polis sont faits de minéraux charmants

ta peau miroite comme une étoile vacillante

*ta tête d'enfant
se balance avec la mollesse
d'un jeune éléphant*

ta gorge triomphante est une belle armoire

Vous êtes un beau ciel d'automne clair et rose

Comme moi n'est-tu pas un soleil automnal

— ces allégories énormes (plus fortes et autres que les
bibliques « ses dents sont comme des chèvres suspendues
à la colline)

— cela n'est pas de tradition Cantique des Cantiques ni française ni latine (ô Racine ! les lisant) C'est de l'importation anglo-américaine.

le premier je crois a employé la particule superlative très avec laquelle on est arrivé à de si grands effets et qui eût fait bondir un Lamartine (Hugo ne l'a lui-même guère employé qu'en charge)

il n'a jamais cette vulgarité de la plupart des poètes français jouer sur le pittoresque, sauf une fois faisant un sonnet pour cette fin

*le Ciel couvercle noir de la grande marmite
où bout l'imperceptible et vaste humanité*

(on dirait de l'Innotus)

[15]

Baudelaire

Vois-tu les amoureux sur leurs grabats prospères

— le poète —

passer sa vie à ne voir que *le poétique* de la vie —

il ne raisonne pas. Il est un enfant en éveil, étonné, naît

— s'amusant d'un insecte, des organes de la femme, comme un enfant.

Besoin de tâter même à 40 ans.

Il ne s'instruit pas — Il butine au hasard en abeille bohème et dort — rêve — devine — s'emballe — *Crédule* il vit tête baissée —

Baudelaire

donner la physionomie privée du milieu littéraire de son temps.

Confessions de Houssaye — Banville — Maxime du Camp
— Champfleury.

Cette noblesse immuable qui annoblit les vulgarités intéressantes, captivantes — cette façon de dire — et cela sans périphrase prude, poncive
cette familiarité de martyr entre les plus grands qui peut lui faire dire

les persiennes abris des secrètes luxures
et une page plus loin :

Andromaque, je pense à vous !
et ajouter « *veuve d'Hector Hélas !* (si humainement — cet Hélas ! n'est ni poncif racinien ni une cheville mais d'une subtilité touchante et grande

Et brillant aux carreaux le bric-à-brac confus
ce confus est d'un maître
et près d'Andromaque ce vers
à l'heure...

où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux (259)
— et puis *les cocotiers absents de la superbe Afrique*
tous ses élèves ont glissé dans le paroxysme dans l'horrible plat comme des carabins d'estaminets

[16]

Baudelaire

Il voit tout en allégorie, de damnation pour l'humanité

*Paris change, mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs*
(259)

Prenons l'Année Terrible où le poète a saigné de ce chagrin dont Michelet eut le cœur tué.

Il y a un Prologue à la Vérité. Il faut dire la vérité. Arrière les caresses. Rien que la vérité brutale — et tombe ce vers qui tient toute une évocation d'obsédante bizarrerie

Ce n'est pas d'encensoirs que le sphinx est camus

Au milieu de ces 30 vers où passent Ezéchiël, Moïse, Dante, l'ouragan, à propos de rien il se rappelle que les sphinx sont camus. Cette face grimaçante lui apparaît — l'obsède comme un enfant. Et alors les locutions casser un encensoir sur le nez — etc..

Un poète. Un éternel grand enfant, triste du cirque et des ritournelles des bals, — amoureux de la gloire et de la couronne d'épines pour lui et pour ceux qu'il aime — être intéressant ! — toujours pubère bien qu'ayant surmené ses sens de bonne heure

*Dans le suaire des nuages
Je découvre un cadavre cher
Et sur les célestes rivages
Je bâtis de grands sarcophages*

Il voit venir et s'en aller chaque saison avec une allégresse et une tristesse de jeune fille

Il veut se rendre intéressant devant ses contemporains — comme un enfant devant les grandes personnes. Il ne vit que de ça et pour ça — qu'il vive d'excès ou de calme plat, — de langueur anémique et mystique — ou de bestialité tout cela selon l'époque.

Ils flânent, puis par boutades suent la fièvre sur une confidence qu'ils dentellent en lignes inégales dont chaque mot est une capsule à roses

Il vit en dandy — Il prend son temps et le spectacle de travail de ses contemporains par le côté dandy, — Il s'amuse d'oripaux. Un Hugo au fond avec son énorme cerveau ne vivait que pour cette seule volupté des rimes drôles. il les collectionnait et en émaillait ses épopées et ses cosmogonies

oedème et Enésidème
abstrus et Patrus
qui et Tiraboschi
cycles et besicles
Mesmer et même air

Et faire alterner des rimes ! chinoiser — Et compter des syllabes.

[17]

Baudelaire

Ce grain de poésie unique où fermente toujours (même quand les mots parlent d'autre chose) la nostalgie des quais froids de la Seine aux rives vicieuses et mal aux cheveux pour la jeunesse passée aux Indes.

— ça lui a fait trouver une gamme d'images qui n'est ni l'image renforcée de Hugo ni l'image délirante d'indistinct des décadents : quelque chose d'inimitable, de sentimental

des souvenirs de soleils (v. 238) *l*

« en robes surannées » 239

Et je ferai de ta paupière

Pour abreuver mon Sahara

Jaillir les eaux de la Souffrance 240

toujours ce sadisme des larmes, la manie de se dire damné catholiquement de par son génie, malgré l'air de flûte (simplement) : « j'aime le souvenir de ces époques nues » — et le sonnet « je laisse à Gavarni poète des chloroses —

Hugo

De Dante à Loriguet de la bouche à sphincter

Religions et religion — Quel sujet ! quel entassement ! Mais tout disparaît et il est heureux de sa journée quand il a fini sa partie IV par ces vers — hors-d'œuvre — charmants — adressé au théologien

Et charme les rapins qui le sac sur le dos

Et les guêtres aux pieds vont barbouillant des croûtes

Dans les pays en juin, quand les arbres des routes

*S'agitant et se font mille signes de loin,
Joyeux d'avoir peigné les charettes de foin*

[18]

Baudelaire

chat, indou, yankee, épiscopal alchimiste

chat sa façon de dire « ma chère » dans ce morceau solennel qui s'ouvre par « *Sois sage, ô ma Douleur* »

Yankee ses « très- » devant un adjectif
ses paysages cassants — et ce vers

« mon esprit, tu te meus avec agilité »

que les initiés détaillent d'une voix métallique.

« Emblèmes nets » (p. 243)

haine de l'éloquence et des confidences poétiques.

*Le plaisir vaporeux fuira vers l'horizon
Ains ique...*

Quoi ? Avant lui Hugo, Gautier etc aurait fait une comparaison française, oratoire — lui la fait yankee sans parti-pris, tout en restant aérien

Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse

On voit les fils de fer et les trucs.

Il reste aérien et noble — et ne détonne pas dans le contexte si pur de tenue — en disant

les tuyaux les clochers ces mâts de la cité

(toute cette pièce est si calme noble !) plus loin le mot « pupitre » 249

Hindou — il l'a cette poésie plus que Leconte de Lisle avec toute son érudition et ses poèmes bourrés et aveuglants

*Des jardins, des jets d'eau pleurant dans des albâtres
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin*

[19]

Il connaît son Paris.

*« là s'étalait jadis une ménagerie
(258)*

*Dans les plis sinueux des vieilles capitales
Où tout même l'horreur tourne aux enchantements
(264)*

le fracas roulant des omnibus (264)

Frascati et Tivoli (266)

il a feuilleté les planches d'anatomie traînant sur les
quais poudreux

(271)

et les *quinquets* (275)

— *O moine fainéant ! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ?
(p. 100)*

l'ange a toujours chez lui une silhouette d'huissier :

*Gagner les suffrages d's anges
(233)*

*Un ange furieux...
(car je suis ton bon ange, entends-tu !)
(229.)*

Pauvre Baudelaire !

mort — quelle existence —

comparée aux autres

Jeunes filles ! vous ne saurez jamais —

— le Spleen — la sensation du Temps, le vide de l'homme
de lettres que son époque dégoûte et qui est né d'ailleurs
paresseux et royal.

PATRIE

Que dans un avenir de justice sociale — pour hâter la venue duquel nous donnerions volontiers, non seulement « notre petit doigt », mais notre tête et celle de M. Henri Fouquier, — M. Remy de Gourmont eût vu se lever l'aurore de la Paix Universelle ; son article (1), trop 1848, fût passé inaperçu : il a préféré injurier la Patrie au nom de l'art et voici qu'il fait scandale et nous vaut des insultes.

A cela nous sommes habitués : quand M. X... publie son livre Z..., le titre paisible de père de famille n'est pas de trop pour parer une collective insinuation que M. Fouquier renouvelle en fin de son article d'aujourd'hui (2). Nous ne nous émouvons donc plus de ces stupides généralisations et nous n'avons pas à gourmander M. de Gourmont de ce qu'il croit devoir penser et écrire ; faisons seulement un peu de logique :

Qu'est-ce que la Patrie ? — Ni le sol natal, ni le foyer, ni la famille, ni les intérêts, ni les souvenirs d'enfance, ni les joies viriles. M. de Gourmont sait l'allemand et il sait la réponse des Germains : la Patrie (pour eux), c'est « partout où sonne la langue allemande », et ils mettent ce principe en action quand, pour reculer les frontières de l'Allemagne, ils proscrivent, là-bas, le parler de France.

Quand la Grèce se leva pour l'indépendance, pourquoi, de tous les pays, accourut-on à son appel ? — C'est qu'on

(1) *Le Joujou Patriotisme* MERCURE DE FRANCE, avril 1891.

(2) *Dilettantisme*, ECHO DE PARIS, 26 mars 91.

avait mâché les racines grecques dans l'enfance ; c'est qu'aux Universités s'annonait encore la langue d'Homère ; c'est qu'il y avait *des hellènes*, encore, de par le monde des barbares, et qu'Eschyle leur avait soufflé au cœur un peu de l'âme marathonnienne de l'antique patrie.

X Car la langue, c'est la vie perpétuée des générations ; le lien qui va de bouche en bouche, de cœur en cœur, de cerveau en cerveau ; l'harmonie continue où sonnent, dès les siècles, les joies et les douleurs, les amours et les haines, tous les cris et tous les murmures de la grande âme des multitudes ; œuvre commune où le plus humble collabore ; Verbe miraculeux ourdi par l'instinct impeccable des ignorants, porté de siècle en siècle, par ce peuple qui se symbolise en sa trame savante ; Zaïmph idolâtré de ceux-là qu'un don, mystérieux comme lui, révèle aux foules qui reconnaissent en eux les prêtres de leur culte, les hauts tisserands de leur idée et les exaltent dans la gloire.

Abolissez les frontières ; unissez vos commerces ; confondez vos arts plastiques, vos toiles peintes ; troquez Berlioz contre Wagner ; oubliez Waterloo et Iéna, Sedan et Trafalgar ; mêlez la bière au vin et au faro le pale-ale ; — il est une chose rétive à toute fusion et c'est la langue accomplie et l'or du Verbe qui ne veut et ne peut se muer que selon les lois de ses éléments constitutifs — l'or du Verbe : la Patrie.

La bravade de M. de Gourmont est aussi futile que l'indignation de M. Fouquier : la France sera toujours Villon, Ronsard, Racine, Flaubert et tous ceux du Verbe, humbles ou glorieux, simples ou subtils ; comme Shakespeare, Shelley, Poe sont toutes les Angletterres ; comme Goethe et Heine, toutes les Germanies ; et le dernier patriote — dans la confusion babellienne qui peut naître de l'internationalisme des intérêts — le dernier patriote sera, fatalement, le Poète.

*
* *

Ceci dit, nous relèverons l'injure faite à une mémoire que nous entourons, en cette *Revue*, de religieuse piété : Jules Laforgue fut lecteur de S. M. l'impératrice Augusta ; si, M. de Gourmont dit qu'il fut « subventionné par l'Al-

lemagne », n'est-ce pas au même titre que M. Fouquier est subventionné par les journaux à qui il vend sa prose? Mais il importerait, surtout, de dégager Laforgue de toutes ces polémiques où, vraiment, il n'a que faire : victime de la « Décadence » et du « Symbolisme », voici que sa mémoire se confond avec « l'antipatriotisme » — c'est trop et nous protestons.

Que quelqu'un pousse, encore, le cynisme de la sottise jusqu'à proclamer qu'il « ignore Laforgue » ainsi qu'on proclame une conviction; soit — mais qu'au moins cette proclamation soit effective et qu'on laisse à Laforgue le repos de la tombe d'où la sympathie des âmes, sans doute, un jour, le viendra réveiller.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

UN MANIFESTE

L'histoire de toute la société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes.

Notre époque, l'époque de la bourgeoisie, se distingue cependant par ce fait qu'elle a simplifié les oppositions de classes. La société tout entière se divise de plus en plus en deux camps ennemis, en deux grandes classes directement dressées l'une contre l'autre, la bourgeoisie et le prolétariat.

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle hautement révolutionnaire.

« La bourgeoisie, là où elle est arrivée au pouvoir, a détruit tous les rapports féodaux, patriarcaux, idylliques.

« Elle a impitoyablement rompu les liens féodaux, si variés, qui attachaient l'homme à ses supérieurs naturels, et n'a laissé subsister entre les hommes d'autre lien que l'intérêt nu, que l'impassible « *payé comptant* ». Les frissons sacrés de l'exaltation pieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la mélancolie des petits bourgeois, elle les a noyés dans l'eau froide du calcul égoïste. Elle a décomposé la dignité personnelle en valeur d'échange et, à la place des innombrables libertés reconnues par des chartes légitimement acquises, elle a établi la seule et déloyale liberté du commerce ; en un mot, à la place de l'exploitation déguisée sous des illusions religieuses et politiques elle a posé l'exploitation ouverte, impudente.

« A toutes les activités jusqu'alors honorées et regardées avec un pieux frisson elle a enlevé leur auréole. Elle a transformé le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, l'homme de science en salariés qu'elle paye.

« Elle a enlevé violemment aux rapports de famille leur touchant voile sentimental et les a ramenés à de simples rapports d'argent.

« La bourgeoisie a fait voir comment la brutale mani-

festation de force, que la réaction admire tant au moyen âge, trouvait un suffisant assouvissement dans la plus crapuleuse fainéantise.

« La société bourgeoise moderne, qui a fait naître par enchantement de si puissants moyens de production et de commerce, ressemble au sorcier qui ne peut plus dominer les puissances souterraines qu'il a évoquées..... L'histoire de l'industrie et du commerce n'est que l'histoire de la rébellion des forces de production modernes contre les rapports de production modernes, contre les rapports de propriété qui sont les conditions d'existence de la bourgeoisie et de sa suprématie. Il suffit de nommer les crises commerciales qui par leur retour périodique, toujours plus menaçant, mettent en question l'existence de toute la Société bourgeoise. Dans les crises commerciales une grande partie non seulement des produits existant, mais encore des forces de production déjà créées est régulièrement anéantie. Dans les crises éclate une épidémie sociale qui aurait paru un contre-sens à toutes les époques antérieures — l'épidémie de la surproduction.

La société se trouve tout à coup replongée dans un état de barbarie momentanée; une famine, une guerre générale d'extermination semblent avoir supprimée pour elles tous les moyens de vivre. L'industrie, le commerce semblent anéantis et pourquoi? Parce que la société possède trop de civilisation, trop de moyens de vivre, trop d'industrie, trop de commerce.

« Les rapports bourgeois sont devenus trop étroits pour contenir la richesse produite par eux. Comment la bourgeoisie triomphe-t-elle des crises? d'une part par l'anéantissement obligatoire d'une masse de forces productives; d'autre part par la conquête de nouveaux marchés et l'exploitation plus approfondie des anciens marchés. Comment par conséquent? en préparant des crises plus générales et plus violentes et en amoindrissant les moyens de les prévenir.

« Les armes avec lesquelles la bourgeoisie a mis à bas la féodalité se retournent contre la bourgeoisie elle-même.

« Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la tuent; elle a produit les hommes qui se serviront de ces armes — les travailleurs modernes, les prolétaires.

« Dans la même proportion que la bourgeoisie, c'est-à-dire le capital, se développe le prolétariat, la classe des travailleurs modernes qui ne vivent que tant qu'ils trouvent du travail, et qui ne trouvent du travail que tant que leur travail accroît le capital. Ces travailleurs, qui doivent se vendre en détail, sont une marchandise, comme tout autre article de commerce, et pareillement soumis à toutes les vicissitudes de la concurrence, à toutes les oscillations du marché.

« Le travail des prolétaires, par l'extension du machinisme et la division du travail, a perdu tout caractère indépendant et en même temps tout attrait pour le travailleur, simple appendice de la machine à qui l'on demande seulement le coup de main le plus simple, le plus uniforme, le plus facile à apprendre. Les frais qu'occasionne le travailleur, se limitent, par suite, presque uniquement aux moyens d'existence nécessaires à son entretien et à la propagation de sa race. Le prix d'une marchandise, du travail aussi par conséquent, est par contre égal aux frais de sa production. Dans la même mesure où s'accroît l'ingratitude du travail, le gain diminue. Bien plus, dans la même mesure que les machines et la division du travail, la masse du travail s'accroît, soit par l'augmentation des heures du travail, soit par l'augmentation du travail exigé dans un temps donné, soit par l'accélération de la vitesse des machines, etc.

« Moins le travail manuel réclame d'adresse et de force, c'est-à-dire plus l'industrie moderne se développe, plus le travail des hommes est évincé par celui des femmes. Les différences de sexe et d'âge n'ont plus de valeur sociale pour la classe des travailleurs. Il n'y a plus que des instruments de travail qui, selon l'âge et le sexe, coûtent des prix différents.

« Quand l'exploitation du travailleur par le fabricant est terminée, quand il a touché strictement le salaire de son travail, alors tombent sur lui les autres parties de la bourgeoisie: le propriétaire, le marchand en détail, le prêteur sur gages, etc.

(EXTRAIT DU MANIFESTE COMMUNISTE DE 1847, RÉDIGÉ PAR KARL MARX ET FRIEDRICH ENGELS.)

INTERVIEW

Le souci toujours croissant que le peuple apporte à être renseignée sur tous les événements dont son territoire est pour ainsi dire le théâtre, l'a entraînée à s'enquérir de l'état de sa littérature, sans que toutefois elle attache à cet ordre de phénomènes, plus d'importance qu'à la question du libre arbitre par exemple. Quelques reporters, habiles à présenter, non sans une raillerie discrète, les opinions contradictoires, se sont mis en campagne et pour satisfaire l'impatience populaire, si légitime, sont allés interroger plusieurs écrivains dont le témoignage leur semblait précieux.

Ayant suivi, avec un intérêt que graduait le choix des protagonistes, cette enquête si franchement évolutive, j'ai été surpris de l'inqualifiable ostracisme dont on frappait un de nos romanciers les plus notoires, un de ceux qui jouissent du plus grand nombre de lecteurs et qui par conséquent pétrissent le plus grand nombre de cervelles.

Poussé par l'équité naturelle à mon esprit, j'ai résolu de réparer autant qu'il m'était possible cette injustice, et je me suis présenté hier matin chez M. Xavier de Montépin.

J'ai été reçu par le conteur de tant de dramatiques histoires avec une affabilité exquise qui ne fut pas sans se compliquer d'un léger étonnement, quand je lui eus exposé, en un adroit préambule, le motif de ma visite. M. de Montépin me fit asseoir sur le fauteuil qu'il jugea le plus moelleux, m'offrit un havane, et après un échange de vues superficielles et climatériques, je lui dis :

— Cher maître, que pensez-vous du symbolisme ?

— Je n'en connais rien, répondit-il avec un sourire empreint de bienveillante dignité, sinon que M. Moréas est d'Athènes.

L'ironie manifeste de cette réponse m'inquiéta et j'insistai.

— Je vous ai dit la vérité, fit-il. Je n'ai jamais eu l'occasion de considérer le monde sous son aspect poétique, j'ai même quelque difficulté à admettre cette vision, qui cependant, je dois le reconnaître, a eu quelques adeptes de valeur. Je ne puis donc vous exposer mes idées sur ce symbolisme qui est, si j'en crois Monsieur Anatole France, une nouvelle forme de la Poésie.

— Serai-je plus heureux, cher maître, en vous demandant votre opinion sur le Naturalisme ?

— Je suis là plus à l'aise, mais avant de vous en causer, laissez-moi vous dire, en guise d'exorde, que si je ne m'étais, depuis longtemps déjà, réfugié dans cette forte indépendance matérielle que préconise notre cher Barrès, l'injustice de mes contemporains m'eût conduit aux plus fâcheuses extrémités.

— Pourquoi donc, dis-je.

— Parceque, en dépit de l'aveuglement jaloux et voulu de la critique, le seul écrivain qui se puisse dire naturaliste ou réaliste, c'est moi.

Cette réponse ne laissa pas que de bouleverser les idées si solides que je professais sur le Naturalisme, et mon trouble n'échappa pas au clairvoyant romancier.

— Je vous étonne, interrogea-t-il ?

Poliment, je lui laissai entendre que rien ne pouvait plus m'étonner, et que j'étais, suivant les conseils de Jules Lemaître, disposé à tout admettre, voire à approuver.

— Je vois, me dit-il avec satisfaction, que vous avez reçu une forte éducation philosophique, nous saurons donc nous entendre et je pourrais au moins une fois, développer devant quelqu'un apte à me comprendre, les théories qui me sont chères. Ne vais-je pas vous sembler fastidieux ajouta-t-il malicieusement ?

Je fis remarquer au maître que ma spéciale aptitude à arracher une idée à la plus obtuse cervelle du plus fermé des académiciens ne me permettrait plus la moindre lassitude, et que je serais capable désormais d'écouter

sans effort un discours de M. Doucet ou un poème cosmogonique de M. François Coppée.

— Vous êtes bien préparé à m'entendre, me répondit M. de Montépin.

Et j'en ai hâte.

— La fréquentation assidue des plus affinés littérateurs de votre temps vous aura mis à même de constater, Monsieur, combien les agissements des hommes, comme parfois leurs paroles, paraissent dénués de raison d'être. Si vous voulez bien vous élever avec moi jusqu'à une conception plus générale et surtout plus métaphysique des choses, si vous voulez examiner sérieusement ce que l'on appelle les contingences — cela grâce au postulat, peut être déraisonnable, de je ne sais quoi d'éternel — vous constaterez le grand embarras où l'on se trouve, si l'on veut assigner à chaque événement une cause, à chaque action un motif.

— Certes, répliquai-je, notre accoutumance à vivre sous un régime incontestablement parlementaire nous met à même d'observer cela journellement.

— Je vois que vous me comprenez. Donc l'essence du monde, étant donné qu'il nous est impossible de saisir les moteurs cachés de tout acte, et de les supposer même autrement que d'une façon hypothétique, méthode blâmable, l'essence du monde est l'illogisme et partout nous nous trouvons en présence de l'absurde — j'emploie ce mot théologique, bien que, n'admettant pas les promesses des docteurs, je ne puisse approuver l'usage qu'ils font de l'absurde. — Vous allez certainement me dire, Monsieur, que cette absurdité est simplement apparente et que des lois rigoureuses règlent tous les mouvements, depuis celui des sphères célestes, jusqu'à celui des plus banales fonctions. Je ne vous contredirai pas, seulement, je considère que ces lois font partie de ce que Spencer nomme l'Inconnaissable, et, partant, que nous n'avons pas à nous en occuper. Transportons, si vous le voulez bien, ces idées dans l'art. Mon opinion est que nous devons mettre dans nos œuvres « un morceau de vie » comme l'a dit excellemment M. Henri Bauer. Suivant nos goûts nous choisirons ce morceau, soit dans l'ordre comique, comme le grand Paul de Kock, soit dans l'ordre tragique — plus

tyrannique qu'on ne le croit généralement — comme fit le regretté Fortuné du Boisgobey et comme je le fais moi-même.

— Ceci est un principe qu'admettent tous les maîtres du naturalisme, observai-je.

— C'est fort juste, aussi ce n'est pas sur le principe que nous différons M. Zola et moi, c'est sur son application. La manie d'expliquer Monsieur, est puérile, c'est une tendance de ce que j'appellerai l'esprit lyrique — le plus détestable de tous les esprits. — Les écrivains, qui sont sujets à cette folie, me paraissent un peu semblables aux enfants qui éventrent les poupées pour en saisir le mécanisme, toujours inexistant. Puisque l'enchaînement des effets et des causes, nous est inaccessible — à supposer qu'il soit, et je ne vous cacherais pas que la loi de causalité ne me satisfait point — à quoi bon chercher à expliquer les êtres et les choses? Je sais que chez M. Zola, par exemple, l'explication est toujours rudimentaire, et je lui sais gré de s'en tenir à de simples raisons physiologiques, mais c'est encore trop. Nous autres artistes ne devons chercher qu'à représenter la vie, qui est la matière éternelle de tout art, or la vie est illogique, la vie est absurde, il nous la faut donc reproduire strictement dans son illogisme, dans son absurdité. Voilà le vrai réalisme, le seul soutenable; chaque fois, qu'au contraire, l'on voudra coordonner des faits, les légitimer, on tombera dans le plus enfantin des lyrismes; or le lyrisme n'a jamais fait qu'affoler l'humanité et cela, au gré des cervelles qui le pratiquèrent, il est donc condamnable. Ces inconvénients, si fâcheux pour les peuples il est inutile de vous dire, Monsieur, qu'ils ne sont point à craindre avec le naturalisme, tel que je le comprends; ce naturalisme présentant les choses comme elles nous apparaissent, ne peut jamais être un ferment de trouble, puisque dans les ouvrages de ceux qui pratiquent cette doctrine, il est loisible à tous les contemporains de se retrouver.

— Pensez vous, mon cher maître, que beaucoup partagent vos vues si curieuses sur l'art.

— Peu m'importe vous répondrai-je. Ayant peu fréquenté les brasseries, je n'ai pu constater d'une façon certaine

quelles étaient les sympathies que je recueillais, ni dénombrer exactement les jeunes hommes qui font indubitablement partie de ma suite, mais je vous le répète, cela n'a aucune importance. Tout ce que je puis affirmer, et hautement, c'est que dans la littérature française, nul ne fit jamais une œuvre plus illogique et plus absurde que la mienne, ce que je dois proclamer c'est qu'à cause de cette manière si personnelle je suis le seul véritablement naturaliste.

— Quelle est votre opinion, mon cher maître, sur les réalistes dissidents ?

— C'est qu'ils sont de faux réalistes.

— Mais leur talent ?

— C'est la postérité qui décidera. Nous lui appartenons tous, ajouta-t-il avec bonté.

— Permettez-moi d'insister pour avoir votre opinion sur Emile Zola.

— Si le lyrisme, quoique faible chez lui, il faut savoir lui rendre justice, ne l'avait perdu, il aurait pu être des nôtres.

— Et Monsieur Alphonse Daudet ?

— Il a su éviter ces excès, mais pas complètement cependant, ce n'est pas encore ça, quoi qu'on puisse raisonnablement soutenir qu'il nous appartient.

— En terminant, dites-moi votre sentiment sur M. Paul Alexis, qu'on m'a accoutumé à regarder comme un intransigeant du naturalisme, comme celui qui aurait approché le plus de la vérité.

Je m'étais levé en prononçant ces paroles. M. de Montépin me reconduisit silencieusement jusqu'à la porte, et comme je répétais ma question, il me frappa familièrement sur l'épaule, et, avec quelque dédain :

— Celui-là, me dit-il, ce n'est qu'un Poète.

BERNARD LAZARE.

LA RENOMMÉE AUX CENT BOUCHES

Sous mes paupières closes, dans la nuit de mon regard éteint, de virtuelles formes surgirent, créations subjectives de mon inconsciente cérébralité. Phantasmes du Rêve ! Ces lignes, infiniment souples, incurvées en cercles tantôt, et tantôt effilées en ellipses, se brisaient aussi en losanges ou parfois se résolvaient en gerbes de points, pour s'agréger derechef.

Ces formes fugaces resplendissaient de colorations somptueusement pures, variant avec une égale prestesse. C'étaient des bleus d'outremer, des violets profonds, des pourpres, des orangés crépusculaires et des verts par le temps pacifiés. La cajolerie de cette palette idéale était une fête pour ma subtile vision. Ces couleurs, serties les unes dans les autres en harmonies magnifiques et selon d'habiles délinéations, chatoyaient intensément.

L'immédiate apparition d'une nouvelle forme et d'un ton nouveau m'empêchait seule de souffrir des effacements trop hâtifs. A chaque métamorphose, j'avais comme un élan pour prolonger l'évanescence lueur. Mon inconsciente perception s'angoissait douloureusement quand la richesse des tons géométriquement formulés soudain s'écroulait en pluies d'or...

La jouissance de mon cerveau, créant de lui-même son allégresse, était accrue par la vague sensation que mes organes inertes, ne collaboraient pas aux visions et délicieusement se reposaient pendant cette fièvre de vie interne.

Mon sommeil, lourdement ténébreux au début, puis allégé et sensible, peu à peu se diaphanéisa d'une fantomatique conscience : j'eus bientôt l'indistincte perception des

rythmes et des belles assonances que mon cerveau mécaniquement psalmodiait. Les mots, nullement assemblés par la logique d'une signification, n'ayant entre eux d'autres liens que des rapports de notes, concertaient en accords parfaits et en rigoureuses valeurs. Mélodiques eurythmies, troublante musique d'âme ! Quelques-unes de ces insignifiantes mais cadencées périodes avaient l'ample majesté d'un chant d'orgue, d'autres la délicate suavité du hautbois. D'autres enfin sonnaient comme, au lointain d'un bois touffu, des fanfares de cors repercutées par l'écho des frondaisons denses.

Bientôt, la musique des vocables chanta moins fort, mais le rythme magnifique subsista, et ces sonorités atténuées, presque abolies, insensiblement se prolongèrent, par dégradés ténus, en idées vagues, indéfinies encore, correspondant aux sons apaisés. Phrases musicales s'évaporant en pensées !

Définitivement mon sommeil s'élucida. J'eus l'intégrale conscience de mon rêve splendide, et de mes artificielles visions et de mes concepts. Cette intuition, assez nette pour que la jouissance fût exquise, ne s'essorait pas suffisamment de la matière pour la diriger : une compréhension plus active eût dissipé les vains aspects du songe.

En cet assoupissement qu'extasiaient un si radieux décor et les solennelles phrases hymnaires et les neumes cadencées, mes paupières s'ouvrirent et j'eus l'opprimante sensation d'une lourde nuit, matériellement opaque, sans vibrations ni déplacements d'air, faite, semblait-il, de funèbres draps noirs entassés. Le grand silence de telles ténèbres poignait mon âme.

Si encore dans l'obscurité épouvantablement immobile, un craquement de bois eût retenti...

Mais voilà qu'en cette nuit de tombeau apparurent des mâchoires énormes, luisantes d'os et de crocs.

Elles grimaçaient odieusement, s'ouvrant tantôt en déhiscences horribles avec des craquètements convulsifs, tantôt se serrant avec un fracas d'armures. Les dents redoutables et les vastes gueules étaient seules éclairées, mais d'une effroyable lueur jaune d'enfer. Le peu de chair que l'éclat des mâchoires rendait visible autour d'elles, était

tombant et hâve. Le sommet de toutes les faces disparaissait dans l'ombre et on ne voyait pas les yeux !

Ah ! la terrifiante pyramide de ces mâchoires mordant le vide et emplissant la chambre du crissement de leur voracité ! Mâchoires de squelettes conviées à un festin de nuit !

Inconsistante comme un brouillard léger dont les vents contraires modifient l'aspect, cette pyramide incessamment changeait de forme et ces mâchoires se mêlaient par des enchevêtrements sans rythme.

L'effroi du rêve rendait mon corps inerte ; je haletais de ne pouvoir soustraire ma tête et mes mains à la menace des dents ! Je tentais de dénombrer les mâchoires en leur grouillement affreux (mais les perpétuelles passades erraient mon calcul) ou de suivre dans ses zigzags la moins immense de ces cavernes dentelées : vain effort.

Soudain les grimaçantes contractions cessèrent et, après une pause de recueillement dans le silence récupéré de la nuit, les bouches, unies en une seule voix, (o l'accord parfait des basses majestueuses et des ténors aigus), lentement modulèrent ces mots :

« Nous sommes les cent bouches de la Renommée qui
« peut chanter ta gloire à travers le Monde. Notre voix
« dira ton nom et les princes des hommes salueront la
« Majesté de ton génie. Nous sommes les cent bouches
« de la Renommée : pour conquérir leur altier concert,
« nourris-les des trésors et des festins du Monde ! »

Je me souviens d'avoir, en mon émoi tremblant, offert à ces crocs exaspérés la délicatesse de mes symphoniques modulations, la splendeur des colorations rêvées et la grâce des purs concepts.

Mais à peine eurent-elles reconnu l'idéalité de ces insubstantielles saveurs, les cent gueules avides, qu'elles les rejetèrent avec des contorsions nauséuses et des hurlements d'horreur. Leurs appétits voulaient de matérielles ripailles. A les satisfaire mon rêve s'ingénia.

Je plongeais les mains en des coffres débordant de victuailles et précipitamment je gorgeais les bouches les plus exigues, pensant les assouvir plus tôt et aussi parce qu'elles me semblaient plus avides !

Un coffre tari, d'autres lui succédaient, mes bras se

lassaient de gaver ces avaloires profondes et mon sommeil s'effarait de tant d'activité. Que de richesses enfouies en d'inconnus gésiers ! O l'inutile labeur ! Pourtant quelques-unes de ces monstrueuses petites bouches, commençant à être repues, mâchaient avec moins d'allégresse.

L'une d'elles parla. Son timbre gluant m'endolorit :
« Quand les géantes mâchoires, nos sœurs, seront par toi
« congrûment gorgées aussi, avec elles nous chanterons
« tes Fastes. Seules, nous n'oserions... »

Fièvreusement alors, j'enfournai des victuailles dans les cavernes les plus immenses, qu'à leur tour, il me fallait combler. A peine avaient-elles avalé les substances, les bouches aux crocs luisants, qu'elles se reprenaient à hurler !

Depuis longtemps, ô deuil ! s'étaient éteints l'harmonieux concert, les radieuses visions et les pensées ténues !

L'angoisseuse certitude de ne pouvoir rassasier tant d'appétits tenaillait mes nerfs. L'algidie de la terreur paralysait mes membres. Et mon cœur était en si grande détresse de l'irréremédiable abolition des sons, des couleurs et des rythmes !

A la fin, les coffres épuisés ne se renouvelèrent plus, et les bouches proféraient toujours l'aigue clameur de leur avidité. Mes bras quêtaient fébrilement dans le vide des coffres, d'illusoires victuailles ; mes yeux interrogeaient avec effroi la menace des crocs inassouvis. Convulsé par de courts sanglots, comme un tout petit être, je gémis : « Plus rien ! Plus rien ! » Et mon impuissance éperdue pleura.

Aussitôt, les cent bouches distendues se resserrèrent avec un bruit sec de piano qu'on referme et l'atroce vision s'évanouit.

En même temps s'apaisa toute angoisse ; mon corps, enfin libéré de son activité involontaire, put savourer les voluptés du repos. A nouveau, j'eus la sensation du grand silence noir. Sous mes paupières closes, encore resplendirent les couleurs et dans mon esprit pacifié la mélodie des mots chanta.

En la sérénité de mon rêve, je pus jouir des féériques

visions, sachant bien, toutefois que jamais la Renommée ne clamerait ma gloire !

J'étais vraiment trop pauvre pour nourrir les *Cent bouches de la Renommée* qui, selon la Tradition Universitaire, avaient jusqu'à présent symbolisé, pour moi, les sonores fanfares du succès, et non l'avidité des organes par lesquels, de nos jours, s'installent les réputations.

*
* *

Ainsi me parla un rêveur, maintenant défunt.

GEORGES LECOMTE.

8

COMMERCE DE LUXE

C'est vraiment grande joie de voir opiner en public la gent de lettres.

Pendant qu'aux colonnes de l'*Echo*, nous offrions l'exemple de jeunes négociants âpres au débinage mutuel par peur de la concurrence, les seigneurs plus consacrés débitèrent d'énormes sottises devant la commission parlementaire de la censure.

Peu importerait en soi. Mais l'un de ces bouffons, Meilhac Halévy que lia si longtemps une collaboration siamoise, a marqué cet évènement par d'étranges paroles. Les deux camelots de lettres ne gagnèrent, on le sait, or et gloire qu'en vendant aux gens du monde des sentimentalités transparentes et des vaudevilles de cabinet réservé. Des *Petites Cardinal* à *Ma Cousine*, cette unique préoccupation les signale. Ils débutèrent à la porte du lupanar de l'Opéra. Ils vantaient alors les charmes acides des petites danseuses, dénouaient les mousselines tout humides de la leçon chorégraphique, indiquaient les mamans complaisantes et les pères économes qui guident l'avenir lucratif de ces enfants. Cela dans l'humble style de reportage qui mène à l'Académie entre l'ingénieur de Freycinet et le charlatan de Lesseps.

Or aux marchands réunis dans les Docks Bourbons pour se prononcer sur l'utilité de la censure d'Art, le Meilhac-Halévy de ces temps osa dire que l'institution lui semblait indispensable « parce que le public ayant une tendance à aimer la grivoiserie, il était à craindre que les jeunes auteurs ne voulussent y satisfaire. »

Ce doux monsieur ressemble à un proxénète patenté et

ami du commissaire, qui déclamerait contre la prostitution libre et l'extension de son privilège à des asiles concurrents.

On ne lui dénierait au reste, sans injustice une science spéciale en son métier. Il sut inventer les gazes de transparence excitatrice, les grelots pleurnichards, les jarretières patriotiques et les costumes trop chastes par quoi se pimente un peu le blême cadavre du vice. Même l'apparence de sa ganterie il parvint à la déguiser sous une devanture honnête qui séduit les hommes d'âge désireux de se faufiler inaperçus jusque l'arrière boutique. L'enseigne s'intitule *A l'abbé Constantin*, et porte en exergue les palmes de l'institut. On entre pour un achat d'usage et l'on trouve derrière le comptoir les doigts experts de Pauline Cardinal ou l'œillade de Riquette.

Naguère je m'assis dans la salle des Variétés. D'excellents pitres débitaient la prose Meilhac-Halévy.

Un public morne assistait, venu là par foi dans les journalistes qui, depuis dix ans, possèdent un cliché sur l'esprit de cette raison sociale et pour rien au monde n'en modifieraient les zincs.

L'esprit consistait en ceci : Un monsieur dit à une femme qu'il presse de se rendre : « Vous verrez, je ne suis pas fort, mais je suis très gentil », parodie de l'invitation courante que murmurent de hideuses vénus aux coins des carrefours : « Je ne suis pas jolie, jolie mais tu verras comme..... » On a ri au poulailler. Beaucoup de dames honnêtes qui ne risqueraient pas le Moulin-Rouge pour voir la Goulue danser, goûtèrent ce plaisir au boulevard. Réjane montrait des jupons riches et des jambes plaisantes. Donc : une exhibition de dessous ; les mots du réverbère ; cinq ou huit grimaces de Baron qui prêtent quelque vie à la syntaxe défectueuse du texte ; voilà l'âme entière de ce drame monté sur un thème archaïque de mari trompé et ridicule, qui rattrappe sa femme dans le garni final où, le plus naïvement du monde, tous les interprètes se réunissent vers la dernière scène, afin de se prendre la main en chaîne des dames et saluer la claque vigoureuse.

Cette besogne ignoble donne rang et fortune à qui

l'aborde. Nul doute qu'à l'exemple de ce leno récemment décédé, dans Melun, M. Halévy-Meilhac ne favorise l'assistance publique d'un fort legs destiné à édifier des hospices. Le monde de la prostitution eût toujours, à l'article de mort, cette attitude charitable. Il serait fâcheux de voir les plus marquants de notre fin de siècle enfreindre à un si saint usage.

Lorsque, pendant toute une vie, on échauffa pour le compte des abeilles de nuit les spectateurs des baignoires, lorsqu'on a transformé le théâtre en étuve et fait hausser les tarifs de la galanterie municipale, on doit bien au public son fond de bas, prétexte du moins, pour qu'il fixe avec reconnaissance sur la porte d'un charnier à prolétaires, la plaque en marbre de l'honneur.

PAUL ADAM.

NOTES ET NOTULES

Au cours d'un article dont il a été question plus haut, M. Henri Fouquier appelle dédaigneusement Villiers : M. de l'Isle-Adam. Quand on a osé écrire sur ce mort l'article ignoble qu'écrivit M. Fouquier, on devrait avoir calmé sa haine de raté et ne plus parler. Plus loin, M. Fouquier s'inquiète de « *Leforgue que j'ignore.* » Jadis même les plus bas des chroniqueurs se vantaient de savoir, par une pudeur dernière ; M. Fouquier, lui, avoue qu'il ignore Laforgue ; le bon député qui jadis attribuait à Colbert comme devise une couleuvre avec *Quo non ascendam*, ignore encore beaucoup de choses, mais surtout une : l'art de se taire.

— ‡ ‡ —

« *La rime riche c'est la vertu en poésie* »

dit M. Bergerat — dans un *Figaro* de mars ; non, la rime riche : accoupler, d'avance, des mots isophones auxquels on préfixe des syllabes, jusqu'à concurrence de douze par ligne (ce fût-il fait mentalement et avec une rapidité routinière) constitue la plus humiliante, peut-être, des opérations de l'esprit humain, et ravale l'être qui s'y adonne à l'état d'une machine à alexandrins, la plus inutile imaginable alors que la machine ne vaut que par son utilité. L'homme qui « met en vers, » les racines grecques ou les départements français confectionne une mnémographie et exerce un métier avouable et même méritoire ; mais que dire de celui qui aggrave une bêtise native (seule raison déterminante de pareil acte) d'une manie abrutissante... et s'en fait gloire !

Si le Devoir de l'Homme, si sa haute Vertu est de travailler au développement progressif de sa mentalité d'après la loi du travail agréable — certes, le maniaque de la « rime riche » est le moins vertueux des mortels.

— † † —

Le poète Théodore de Banville fut autre chose que ce prosodiste critiqué avec quelque acrimonie par une génération impatiente des règles. Son œuvre — qu'il sertit de rimes isophones et dont la rareté même les condamnait à une prompte et monotone banalité — contre quoi des bizarreries, presque de mauvais goût, ne pouvaient être qu'un palliatif momentané — vaut par d'autres préoccupations moins futiles : netteté, clarté, légèreté, mélodie ; toutes qualités s'appelant et se complétant : le vers fuit et se reforme et fuit encore, balancé sur cette rime paradoxale et c'est un charme un peu gracile, que d'aucuns savent goûter. Mais de sa tendance réelle, qu'il faussa par des convictions fictives et chronologiquement respectables, subsiste, il nous semble, aujourd'hui, un élargissement de liberté dans la métrique, qu'il prévit s'il ne voulut ou ne sut le réaliser.

— † † —

Le 29 mars est mort, à trente-un ans, Seurat, qui exposa : au « Salon », en 1883 ; au « Groupe des Artistes indépendants », en 1884 ; à la « Société des Artistes indépendants », en 1884-85, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890 et 1891 ; aux « Impressionnistes », rue Laffitte, en 1886 ; à New York, en 1885-86 ; à Nantes, en 1886 ; aux « XX », Bruxelles, en 1887, 1889 et 1891 ; au « Blanc et Noir », Amsterdam, en 1888. Son catalogue comprendrait environ 170 panneaux boîte-à-pouce, 420 dessins, 6 carnets de croquis et une soixantaine de toiles (figures, marines, paysages) parmi lesquelles : cinq de plusieurs mètres carrés (LA BAIGNADE, UN DIMANCHE A LA GRANDE-JATTE, POSENDER, CHAHUT, CIRQUE) et, vraisemblablement, maints chefs-d'œuvre.

— † † —

Les Livres :

N. B. — Notre collaborateur M. Bernard Lazare rend

compte, tous les lundis dans le journal *La Nation*, des livres de la semaine.

Les Cahiers d'André Walter (chez Perrin) sans nom d'auteur : « Malheur à celui qui a passé à côté de l'amour (1) » — « t'is better to have loved aud lost, than never to have loved at all (2) »

« Ses yeux disaient : « Comprenez-vous ?

Pourquoi ne comprenez-vous pas ? »

Mais nul n'a voulu faire le premier pas... » (3)

Ce drame d'âme eût put s'épigraphier ainsi.

Ni la providence, ni les amitiés de café ne nous mirent en mains le porte-voix où crier au public : « achetez ceci » ; ce fût-il notre lot, nous ne leurrerions pas la foule : elle a ses fournisseurs dont le dévouement mercenaire lui est une flatterie quotidienne ; mais, du moins, à ceux de qui la vie est selon quelque noblesse, pourrions-nous dire : Lisez ce livre, il est pour vous.

Les Fastes (Vanier) par Stuart Merrill. — Hauts symboles gracieux ou tragiques ourdis en tapisseries à chaîne d'ors et à trame de pourpres — un peu roides en la rigueur de leurs rimes riches, un peu trop savantes en la complexe harmonie de leurs allitérations — mais admirables de *fini*.

Pour ceux qui ne le savent pas par cœur, voici le sonnet *Lohengrin* :

Tandis que les hérauts déferlent avec faste
L'écarlate splendeur des étendards du roi,
Le peuple des seigneurs, en somptueux arroi,
S'écrase autour du clos que le soleil dévaste.

Au bord du fleuve en pleurs s'éploie Elsa la chaste
Espérant un miracle en réponse à sa foi ;
Mais le houleux tumulte insulte à son effroi,
Et les trompettes d'or hurlent vers le ciel vaste.

Soudain silence, et la terreur dans tous les yeux :
Car, comme un songe issu des ondes et des cieux,
Voici, mû vers la grève au gré d'une bourrasque

(1) Michelet. (2) Tennyson. (3) Laforgue.

Par la nage et le vol de son cygne idéal,
Surgir, sous la clarté que réfracte son casque,
Lohengrin, le héros grave du Saint-Graal.

Les dernières Fêtes (Lacomblez, à Bruxelles), par Albert Giraud. — La Belgique nous envoyait, il y a peu, le *Don d'Enfance*, de Fernand Séverin, livre qui est resté un des favoris de notre bibliothèque, voici un livre de l'auteur de tant de beaux vers publiés par la *Jeune Belgique*, d'un poète très apprécié là-bas, et qui ne l'est pas moins à Paris par ceux qui admirent quelque chose en dehors d'eux-mêmes. MM. Séverin, Maeterlinck, Giraud, Van Lerberghe, Le Roy, Maubel, et combien d'autres font œuvre de bons artistes, à l'ombre d'une indifférence dont le « Symbolisme » du quartier latin ne peut plus, hélas, se prévaloir — et nous serions fort étonnés que la réclame profitât plus à celui-ci, que la tranquillité laborieuse à ceux-là. M. Giraud est un poète baudelairien, puisqu'il faut catégoriser, ou, si on veut, un peu tragiquement psychologue :

« J'ai rencontré mon âme au détour du chemin
Lente et grave, au milieu de très blanches ténèbres,
Sous un manteau de lune ocellé d'yeux funèbres
Et la fleur de ma mort fleurissait dans sa main.

Ombre plus pâle encore d'une ombre pâle, un grêle
Et beau lévrier blanc la suivait doucement,
La suivait pas à pas, d'un étrange aboïment
Dont la plainte expirait dans le silence frêle.

J'ai marché vers mon âme, elle a levé les yeux,
Elle a levé vers moi des yeux mystérieux
M'a regardé longtemps, mais sans me reconnaître;

Puis, ramenant son voile aux plis chastes et froids,
Elle a fait dans le vide avant de disparaître,
D'un long geste endormi le signe de la croix.

Confiteor (Comptoir d'édition), par Gabriel Trarieux. — Encore l'alexandrin soutenu par ses douze syllabes, ses rimes plates ou croisées; qu'au moins se renforce ce fondamental 4/4 d'accords littéraires. M. Quillard harmonise ainsi des poèmes, M. Giraud de même, et M. Merrill base toute sa poétique sur cette harmonisation. Si tout

poète n'adopte pas l'arabesque musicale dit du « vers libre » ; quoi de plus naturel : sans une oreille très sûre, il est périlleux de s'aventurer en cette versification, prétendue arbitraire, mais plus terriblement hérissée de difficultés que toute autre ; en tous cas, nous ne conseillerons *jamais* à un jeune homme de débiter par le « vers libre », sans étude préalable de toutes les combinaisons rythmiques de la langue : sans *étudier l'Harmonie*, en un mot, il est impossible d'écrire musicalement. La vive lutte que nous avons soutenue pour la liberté en l'art de versifier, lutte qui a abouti, nous oblige à réclamer cette liberté pour ceux-là même qui *librement* s'attachent à des règles où ils croient trouver et trouvent des effets nouveaux et l'expression adéquate de leur pensée.

Le livre de M. Trarieux n'est pas qu'un poème — malgré le titre très compréhensif, il est vrai ; les inégalités y sont fréquentes ; on le voudrait, quand au fond, malgré aussi, un panthéisme élevé qui ennoblit les vers, d'un théisme plus pur encore :

« Car la splendeur du Monde et la gloire des Formes
C'est moi ! »

Oui la *splendeur* et la *gloire* ; mais ni le monde ni les formes.

Nous ne croyons pas que la bestialité « naturaliste » compte beaucoup d'adeptes parmi ceux qui viennent ; en tous cas, la génération qui nous suit témoigne, par ce qu'elle nous apporte depuis deux ans, de préoccupations belles et nobles, qui nous promettent un avenir réparateur.

Diptyque, poèmes par Francis Vielé-Griffin dont voici le premier (1) :

« Ici, parmi les chênes
L'ombre est un miroir étrange
De rêveries
Et toutes les fleurs sont telles qu'elles vivent
(De vieilles vies
Pensives ;

(1) Nous mettons à profit une composition disponible.

Et quand je songe, en regardant les plaines,
Là-bas, qui roulent par de-là les branches, barges
Comme une frange,
Il passe des cortèges d'heures oubliées
— Ou presque — car voici que je suis vieux :
Elles passent
Vers les collines ensoleillées
Comme en chantant,
Comme des filles et des jouvenceaux,
Et je ferme les yeux ;
D'ici, parmi les troncs
Verdis de mousse douce étrangement,
Debout, je suis le gai jeu des rayons
Aux dos noirs de mes pourceaux
Fouillant en bas, parmi les feuilles mortes,
De telles sortes
Que, souvent,
Je dois sourire, je crois,
En songeant que je fus un autre en l'autrefois.

Avant le soir où je m'en fus par les chemins
— Le cœur battant plus fort que le galop du bai —
Mon père était dur et lâche et courbé
Sous le jeune joug que lui faisait les mains
De l'autre qu'il mena quand ma mère fut morte :
Je pris ma part heurtant derrière moi sa porte
Et galopai dans la nuit vers la Vie et la porte
Sonnait de son heurt en mon cœur qui battait
Comme un galop d'escorte.

Des voix,
Aussi,
Me viennent de là-bas,
Ou passent chuchoteuses parmi les feuilles... :
L'autrefois,
Nous avions erré toute la nuit
De seuils en écueils
Moi, semeur d'or, et ceux-ci,
Couples de joie et de bruit,
Vers la liesse des feuilles :

Seul j'étais seul, malgré qu'à mes deux bras
Pesait — à peine — un rire de tendresse
Et frissonnait, à mes genoux, leur robe;
Las, nous vînmes vers l'orée, à l'aube:
Derrière nous, la ville hors la brume émerge
Et s'éploie en dômes d'or
Et se dresse
En minarets de feu
Ou tombe, de terrasse en terrasse,
Vers la mer — blanche ville en sa grâce —
Et, devant moi, l'éveil mystérieux de l'ombre
— Où j'ai marché depuis des jours sans nombre,
Dont j'ai vêtu mon âme vierge,
Où mon cœur dort.

Il semble que c'est hier que je les ai quittés
Avec leurs rires et l'ivresse de toutes chairs
Et tout l'éveil des dômes et leurs gaîtés
Et toutes les rides argentines des mers...

Parfois, au printemps, quand l'églantier neige
Et que l'on craint de fouler quelque amour
En l'herbe neuve
Et qu'on entend hennir
Des cavales sur la route où court
La poussière avant qu'il pleuve,
Je crois encor les entendre venir
Guettant, entre les branches, leur cortège
Et je m'appête à tout leur dire, aussi
— Joyeux de tout leur dire, ainsi:
Ma vie et tout le calme de mon âme
Parmi les chênes et l'odeur de la sève
Et les paisibles animaux
Et toute la forêt qui chante et brâme;
Et mon cœur bat et cherche les vieux mots
Que je faisais chanter selon mon rêve,
Je les redis tout bas
Mais — cherchant dans mon souvenir —
J'ai peur qu'ils ne me comprennent pas,
Alors j'ai peur de les voir revenir.

Là, près de l'églantier,
Entre ces derniers chênes
En arceau sur le sentier
Qui tombe, de là-haut, sur l'autre côte
(Si bien que l'on croit, d'ici, qu'il mène au ciel
Et ses clartés prochaines)
C'était Lise la dévote,
Tantôt,
Et Marc le bel;
— Ils se vêtaient de même soie
On riait tout le jour de leur querelle
Que closait ce baiser guetté des deux
A l'heure de joie;
J'ai trouvé qu'elle était moins belle
Qu'alors et, lui, semblait plus sot
— Qu'importe d'eux ?

D'autres fois, au long de l'orée,
C'est Laure qui marche, au bord, dans l'herbe
— Elle aimait cela —
Avec des fleurs en gerbe,
Et toute sa chevelure dorée
De çà, de là;
Sa lèvre était éclosée à toute abeille,
Malgré la gaîté triste d'Euphorion,
Mais telle toujours qu'il s'en émerveille,
Et nous riions
— Et je m'éveille....

Tout est bizarre, depuis longtemps, ici;
On rêve en écoutant les choses
A mainte chose ignorée;
Souvent j'ai ri d'un rêve que j'ai saisi
Ainsi qu'un oiseau pris au rês,
Et des choses qu'on dit les lèvres closes
Et qu'à soi seul en musant on raconte....

Un jour que je ramassais des châtaignes,
Les lancant, une à une, au sac (car je les compte,
Parlant en moi, avant de le lier)
Ils sont passés en riant près de moi,

Au chemin creux du val,
Des rubans flottants jaunes et roses,
Et deux sur chaque cheval,
Avec des voix si soudaines
Que je pris peur et comme honte
Et me suis couché dans le hallier,
Coit,
Et tout mon souffle oppressé,
Comme si je volais
Des châtaignes.

Et puis, quand je les appelais,
Ils avaient passé.

Flavie,
Je l'ai revue un soir,
Près de la source où je vais boire au soir
Depuis de longs vieux jours de vie
Menant mes pores;
Elle s'est penchée à boire à sa main en coupe;
Je n'osai lui parler, songeant aux jours d'alors;
Mais comme je lui dis: Flavie !
Parlant de l'autre vie,
De Marc et Lise et de la troupe,
De ce qu'ils diraient en me voyant là
Avec mes pourceaux et mon vêtement
Et mon épieu pour toutes armes,
Elle me regarda si tristement
Que je sentis de chaudes larmes:
O pauvre cœur, dit-elle et s'en alla.
Souvent, toute une nuit, j'ai songé à cela.

Et quand, là-bas, au crépuscule pâle,
Se fonce l'horizon extrême,
Comme un fer hors du feu, du rouge au bleu de nuit,
J'aime,
Fermant les yeux, dire: C'est aujourd'hui !
Tourné vers quelque vieil hier de vie enfuie;
Mais je n'ai plus un souvenir:
Tout rêve que je fais s'anime et parle

Au point que c'est toujours un avenir
Et que je vais me rappelant
Ce qui aurait dû être
— Moi, plus doux et Flavie;
Moins vaine et moins galant;
Euphorion et Marc, plus homme
Et Lise, telle et Laure, ainsi, peut-être...
Et je les nomme..

Pourtant, j'aurais voulu leur dire,
Que rien n'est triste en l'ombre de mes chênes,
Que tout, hors la forêt est pire
Que je ne suis pas seul, voyant des yeux;
Parmi les feuilles où bruissent ses traînes,
Flavie, ou qui je veux,
Sans un reproche;
Et, pour avoir posé ma tête emmi les mousses
Et regardé l'azur qui semble proche
Entre les branches roses de jeunes pousses,
— Deux pierres froides à mes poignets de fièvres —
Je puis leur dire, sachant les en griser,
Que toute la douceur de leur baiser
Fleurit et chante ici mieux qu'à leurs lèvres.

Je leur dirai,
Que rien ne pleure, ici;
Et que le vent d'automne, aussi,
Lui qu'on croit triste, est un hymne d'espoir;
Je leur dirai
Que rien n'est triste, ici, matin et soir;
Si non, au loin,
Lorsque Novembre bruit aux branches
Poussant les feuilles au long des sentes blanches
— Elles fuient, il les relance
Jusqu'à ce qu'elles tombent lasses,
Alors il passe et rit —
Que rien n'est triste, ici,
Si non, au loin; sur l'autre côte;
Monotone comme un sonnant la même note.
Le heurt des hâches brandi tout un jour,

Pesant et sourd.

J'aurais voulu leur dire
Que toute tristesse est au regard triste
De leurs yeux qui ne savent lire
Ce livre-ci où tout Verbe persiste
Muable et même et tel qu'on peut mourir
En rêve et croire reverdir
Et monter comme un chêne ainsi qu'on vit
Ces vieillards d'autrefois — comme il est dit —
Et celui qui sait lire
Ta page ouverte,
Forêt verte !
Sourit au bout...

Et je voudrais leur dire
Que je ne suis pas fou. »

— † † —

La Meule (Tresse et Stock), par Georges Lecomte. Étude douloureuse, pénible d'un coin immonde de la bourgeoisie matérialiste, borbier de sensualité. où tout ce qui fut blâmé est mort suffoqué. A la lâcheté, il n'y a pas d'excuse, et si la meule sociale n'écrasait que des *Rousselots* on la pourrait bénir : de l'excès du mal naît le bien ; n'est-ce pas cette idée philanthropique qui a mené M. Lecomte à écrire *la Meule*? — Nous préférierions la dynamite : plus prompte et plus propre.

Le Vierge (mêmes éditeurs), par A. Vallette, livre probe, un peu ancien (croyons-nous) d'un écrivain qui ne s'oriente pas encore — curieux, amusé, attendri, apitoyé — il marche aux talons d'un idiot timide — de la classe enfantine jusqu'au tombeau du bureaucrate — c'est bien ; mais n'y a-t-il pas mieux à faire ?

— † † —

Annoncés pour le mois : deux volumes de vers par M. Gustave Kahn : *Chansons d'Amants* et *Livre d'images*.

Un grand poème, par M. Edouard Dujardin.

Le Rêve de vivre, poème par M. Charles Morice.

Ont paru les deux premiers numéros de la *Conque*, revue de vers tirée à cent exemplaires sur papier de luxe, et dirigée par quelques jeunes gens. La série qui ne sera jamais continuée se composera de douze numéros, précédés chacun d'une pièce de vers inédite, signée : Leconte de Lisle, Stéphane Mallarmé, José M. de Hérédia, Léon Dierx, Paul Verlaine, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Jean Moréas, Charles Morice.

N° 1 :

Leconte de Lisle : *Soleils*. — Michel Arnauld : *L'Indifférent*. — Paul Valéry : *Narcisse parle*. — Eugène Hollande : *Tristesse*. — H. Béranger : *Le Soir*. — Edmond Fazy : *Ascension*. — Léon Blum : *Sonnei*. — Pierre Louys : *La Nuit sur l'Idole*.

N° 2 :

Dierx : *L'Odeur sacrée*. — Maurice Quillot : *La Chanson des Nuques*. — Blum : *Sonnet*. — André Gide : *Nuit d'Idumée*. — Valéry : *Vierge incertaine*. — Hollande :

Paysage d'automne. — Claude Moreau : *Le Boucoliate*. — Arnauld : *Tléca*. — Louys : *Les Fleurs sur l'eau qui gire*.

Envoyez manuscrits et abonnements (cent francs) à M. Pierre Louys, 49, rue Vineuse, Paris.

Si l'Académie voulait bien comprendre qu'on *n'impose* pas des « sujets » à des Poètes; que cette prétention « d'imposer des sujets » est monstrueuse; peut-être que la réunion (annuelle, croyons-nous) de la « Commission de Poésie » de cette compagnie ne donnerait pas lieu à ce compte rendu sommaire (tous les journaux du 13 mars) : Peu de concurrents, pas de « bonnes pièces », — et quatre mille francs de frais !

Au *Théâtre d'Art* :

La Fille aux Mains coupées de M. Pierre Quillard, avec ses vers sonores, simples et coloriés, vivifiés d'une illustration de gestes admirables et de hiératiques postures sur un fond de fresque (dû à M. Serusier) ; Mlle Camée, a énoncé le hautain et mélancolique poème de M. Stéphane Mallarmé, le Guignon.

— ‡ ‡ —

M. Shakespeare (1) approuve hautement le lynchage des bandits de la « Mafia » ; on ne voit dans cette attitude des américains que de justes représailles : M. Vanderbilt, venu pacifiquement à Venise, le mois dernier, mais assailli en moins de 48 heures de plus de 5000 mille demandes de secours, n'avait-il pas dû fuir le pays du *paradisé* ?

(1) Maire de la Nouvelle Orléans et, probablement auteur dramatique.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *Les volontés Merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
MAURICE BARRÈS. — *Le jardin de Bérénice.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
EMILE GOUDEAU. — *Poésies et romans.*
F. HEROLD. — *Les Paéans et les Thrènes.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
GRÉGOIRE LE ROY. — *Mon cœur pleure....*
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames.*
STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*
LOUIS MENARD. — *Les rêveries d'un payen mystique.*
STUART MERRILL. — *Les Fastes.*
EPHRAÏM MIKHAËL. — *Poésies.*
OCTAVE MIRBEAU. — *Romans.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du Verbe.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLPHE RETTE. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *Romans.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

POUR PARAÎTRE :

L'HISTOIRE

DU

SYMBOLISME

PAR

Dogmaël Gloriodonte